

LE GALET DE MME-JOURNAUX

Elle en a parlé comme d'un galet. On aurait alors imaginé un caillou plat et poli. Quand elle a ajouté que c'était un galet de Bréhat, on aurait pu y mettre la couleur, rose violacé ou gris chaud. En fait, c'est un bloc de granit piqueté de brun, usé par les flots.

Elle n'en avait jamais parlé avant que nous ne lui demandions ce que pouvait bien faire ce gros caillou dans la cour de l'immeuble. De la manière dont elle avait répondu, il paraissait évident que davantage de questions n'auraient pas aidé à mieux comprendre. Et puis, on n'est jamais sûr de ne pas déranger Marie-journaux, peut-être parce qu'elle est d'une égale gentillesse avec tout le monde, mais sans doute aussi à cause de la taille de la boutique ; il y tient tout juste trois clients. Si l'un de ces clients est un bavard, Marie-journaux ne peut plus vaquer à ses occupations et doit rester debout, poliment, derrière sa caisse. Les vraies discussions ont lieu dans l'arrière boutique.

Elle est petite aussi, cette arrière-boutique : le poêle à bois et l'évier en occupent presque un tiers. Mais il reste la place d'une table autour de laquelle Marie-journaux travaille et prend son repas de midi.

C'est sans doute lors d'un déjeuner avec elle qu'apparut l'importance de la cour ; cour pourtant bien pauvre comparée aux espaces plantés d'arbres qui agrémentent les parcelles voisines : par terre un mauvais ciment, le long des murs mitoyens, les cabanons obligés de toutes les maisons du quartier, le poste-transformateur et les W.C. communs. Pourtant, sans la cour, Marie-journaux n'aurait pu travailler si longtemps dans une boutique aussi exigüe. D'ailleurs, le gérant l'a dit : ce local n'est pas relouable, il est beaucoup trop petit.

La lumière qui éclaire l'arrière-boutique vient de la cour, à travers une lucarne. C'est par là que s'en vont les odeurs de cuisine, que rentre l'air du dehors. Pour Marie-journaux, cette cour, c'est une extension de l'arrière-boutique qui lui apporte une nécessaire bouffée d'air pur au cours de ses longues journées : treize heures de travail.

Quand elle reçoit Annie à déjeuner - Annie qui est toujours si bien habillée -, elle tient à rester simple mais à ne pas paraître misérable. L'arrière boutique n'est pas conçue pour absorber les odeurs de cuisson et il ne faudrait pas que le manteau de son amie sente la graisse. Où l'accrocher, sinon dans la cour ?

Marie-journaux a craint que l'installation d'un portemanteau dans la cour ne suscite des remarques de la part des habitants de l'immeuble. Par contre, un fil à linge peut passer inaperçu : Il y a quelques années, Marie-journaux a établi ce qui a l'apparence d'un fil à linge et n'est en réalité destiné qu'à recevoir le manteau d'Annie.

Dans un recoin de la cour, tout contre le mur extérieur de l'arrière-boutique, repose un bloc de granit usé par les flots. Marie-journaux l'a rapporté de Bréhat. Elle y tient beaucoup. Pourquoi ne l'a-t-elle pas emporté dans son logement ?

Et si les vacances passées à Bréhat évoquaient des souvenirs qu'elle ne veut pas oublier ?

Et si ces souvenirs de mer, d'air et de liberté aidaient Marie à vendre ses journaux ?

On a questionné le caillou, mais pas plus que Marie-journaux ne peut parler de son galet, le galet ne peut parler de Marie-journaux.